

consommation de masse, mais dont l'écoulement est subordonné à une adaptation constante de capacités de consommation qui n'existent qu'en dehors de la sphère capitaliste.

Si cette adaptation ne s'effectue pas il y a **surproduction relative de marchandises**, relative non pas par rapport à la **capacité de consommation** mais par rapport à la **capacité d'achat** des marchés capitalistes (intérieur) et extra-capitaliste (extérieur).

S'il ne pouvait y avoir surproduction qu'une fois que tous les membres de la nation auraient satisfait ne fut-ce que leurs besoins les plus urgents, toute surproduction générale et même partielle aurait été impossible dans l'histoire passée de la société bourgeoise. Lorsque le marché est sursaturé de chaussures, de cotonnades, de vins, de denrées coloniales, est-ce à dire qu'une partie de la nation, mettons les deux tiers, a plus que satisfait ses besoins de chaussures, etc. ? En quoi les besoins absolus intéressent-ils la surproduction ? Celle-ci ne s'adresse qu'aux besoins « capables de payer ». (Marx.)

Le caractère d'une telle surproduction ne se retrouve dans aucune des sociétés antérieures. Dans la société antique, esclavagiste, la production était dirigée vers la satisfaction essentielle des besoins de la classe dominante, et l'exploitation des esclaves s'expliquait par la nécessité, résultant de la faible capacité des moyens de production, d'étouffer par la violence, les velléités d'expansion des besoins de la masse. Si quelque surproduction fortuite survenait, elle était résorbée par la thésaurisation ou bien elle s'épanouissait en dépenses somptuaires ; ce qui se vérifiait parfois, ce n'était donc pas à vrai dire une surproduction, mais une **surconsommation des riches**. De même, sous le régime féodal, l'étroite production était aisément consommée : le serf, tout en consacrant la plus grande partie de « son » produit à la satisfaction des besoins du seigneur, s'évertuait à ne pas mourir de faim ; aucune surproduction n'était à craindre : les famines et les guerres y paraient !

En régime de production capitaliste, les forces productives débordent de la base trop étroite sur laquelle elles doivent opérer ; les produits capitalistes sont abondants, mais ils n'ont que répulsion

pour les « simples besoins » des hommes, ils ne se « donnent » que pour de l'argent et, en son absence, préfèrent s'entasser dans les usines, magasins, entrepôts ou se laisser anéantir.

Les crises chroniques du capitalisme ascendant

La production capitaliste ne se trace de limites que celles que lui imposent les possibilités de mise en valeur du capital : tant que de la plus-value peut être extirpée et capitalisée, la production progresse. Sa disproportion avec la capacité générale de consommation n'apparaît que lorsque le reflux des marchandises heurtant les limites du marché obstruent les voies de la circulation, en un mot **lorsque la crise éclate**.

Il est évident que la crise économique déborde la définition qui la limite à une rupture d'équilibre entre les divers secteurs de la production, comme se bornent à l'énoncer certains économistes bourgeois et même marxistes. Marx indique qu'« aux périodes de surproduction générale, la surproduction dans certaines sphères n'est que le résultat, la conséquence de la surproduction dans les branches principales ; elle n'y est que de la surproduction relative parce qu'il y a surproduction dans d'autres sphères ». Evidemment, une disproportion trop flagrante, par exemple entre le secteur produisant des moyens de production et celui produisant des moyens de consommation peut déterminer une crise partielle, peut même être la cause d'une crise générale originelle. La crise est le produit d'une surproduction générale et relative, d'une surproduction de produits de **toutes espèces** (que ce soient des moyens de production ou des objets de consommation), par rapport à la demande du marché.

En somme, la crise est la manifestation de l'impuissance du capitalisme à pouvoir tirer profit de l'exploitation de l'ouvrier : nous avons déjà mis en évidence qu'il ne lui suffit pas d'extorquer du travail gratuit et de l'incorporer au produit sous forme d'une valeur nouvelle, de plus-value, mais qu'il doit aussi le matérialiser en argent par la vente du produit total à sa valeur, ou plutôt à son prix de production, constitué par le prix de revient (valeur du capital engagé, constant et variable) auquel s'ajoute le pro-

fit moyen social (et non le profit donné par chaque production particulière). D'un autre côté, les prix du marché qui théoriquement sont l'expression monétaire des prix de production diffèrent pratiquement de ceux-ci, car ils suivent la courbe fixée par la loi marchande de l'offre et de la demande **tout en évoluant cependant ans l'orbite de la valeur**. Il importe donc de souligner que les crises se caractérisent par des fluctuations anormales des prix entraînant des dépréciations considérables de valeurs pouvant même aller jusqu'à leur destruction qui équivaut à une perte de capital. La crise révèle brusquement qu'il a été produit une telle masse de moyens de production, de moyens de travail et de moyens de consommation, qu'il s'est accumulé une telle masse de **valeurs-capital** qu'il devient impossible de faire fonctionner celles-ci comme instrument d'exploitation des ouvriers, à un degré donné, à un certain taux de profit ; la baisse de ce taux au-dessous d'un certain niveau acceptable par la bourgeoisie ou la menace même de la suppression de tout profit, jette la perturbation dans le procès de production et provoque même sa paralysie. Les machines s'immobilisent, non parce qu'elles ont produit trop de choses consommables, mais parce que le **capital** existant ne reçoit plus la plus-value qui le fait vivre. La crise dissipe ainsi les brumes de la production capitaliste ; elle souligne d'un trait puissant **l'opposition fondamentale entre la valeur d'usage et la valeur d'échange**, entre les besoins des hommes et les besoins du capital. « Il est produit », dit Marx, « trop de marchandises pour qu'on puisse réaliser et reconvertir en capital nouveau, dans les conditions de répartition et de consommation données par la production capitaliste, la Valeur et la Plus-Value qui s'y trouvent contenues. Il n'est pas produit trop de richesses, mais **périodiquement**, il est produit trop de richesse sous ses formes capitalistes opposées les unes aux autres.

Cette périodicité quasi-mathématique des crises constitue un des traits spécifiques du système capitaliste de production. Tant cette périodicité que le caractère propre des crises capitalistes ne se retrouvent dans aucune des sociétés précédentes : les économies antiques, patriarcales, féodales, basées essentiellement sur la satisfaction des besoins de la

classe dominante et ne s'appuyant ni sur une technique progressive ni sur un marché favorisant un large courant d'échanges, ignoraient les crises surgies d'excès de richesse, puisque, ainsi que nous l'avons mis en évidence, la surproduction y était impossible, des calamités économiques ne s'y abattaient qu'à l'intervention d'agents naturels : sécheresse, inondations, épidémies, et de facteurs sociaux, tels les guerres.

Les crises chroniques font seulement leur apparition dès le début du XIXe siècle, lorsque le capitalisme, désormais consolidé grâce aux luttes acharnées et victorieuses qu'il a livrées à la société féodale, entre dans sa période de plein épanouissement et, solidement installé sur sa base industrielle, part à la conquête du monde. Dès lors, le développement de la production capitaliste va se poursuivre à un rythme saccadé, suivant une trajectoire très mouvementée. A une production fiévreuse s'efforçant de combler les exigences croissantes des débouchés mondiaux, succédera un encombrement du marché. Le reflux de la circulation viendra bouleverser tout le mécanisme de la production. La vie économique formera ainsi une longue chaîne dont chaque chaînon constituera un cycle divisé en une succession de périodes d'activité moyenne, de prospérité, de surproduction, de crise et de dépression. Le point de rupture du cycle, c'est la crise, « solution momentanée et violente des contradictions existantes, éruption violente qui rétablit pour un moment l'équilibre troublé » (Marx). Les périodes de crise et de prospérité sont donc inséparables et se conditionnent réciproquement.

Jusqu'au milieu du 19e siècle, les crises cycliques conservent leur centre de gravité en Angleterre, berceau du capitalisme industriel. La première qui ait un caractère de surproduction date de 1825 (l'année précédente, le mouvement trade-unioniste, s'appuyant sur la loi de coalition que le prolétariat avait arrachée à la bourgeoisie, commençait à grandir). Cette crise avait des origines curieuses pour l'époque : les importants emprunts qui avaient été contractés à Londres, les années précédentes, par les jeunes républiques sud-américaines, se trouvaient être épuisés, ce qui avait amené une brusque contraction de ces marchés. Elle atteint particulièrement l'industrie cotonnière.